



Une intervention de groupe auprès d'adolescentes clientes d'un centre de services sociaux

Solange Lancup et Marie Bélanger

Volume 35, numéro 3, 1986

Les jeunes et le travail social

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/706316ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/706316ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

École de service social de l'Université Laval

ISSN

1708-1734 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lancup, S. & Bélanger, M. (1986). Une intervention de groupe auprès d'adolescentes clientes d'un centre de services sociaux. *Service social*, 35(3), 323-338. <https://doi.org/10.7202/706316ar>

Résumé de l'article

Deux intervenantes du Centre de services sociaux du Montréal métropolitain nous rapportent les résultats d'une expérience de groupe qu'elles ont réalisée avec des adolescentes.

Situées dans un contexte d'intervention féministe, les rencontres du groupe visaient «la conscientisation à la socialisation spécifique des filles», «la prise de conscience des avantages à se prendre en main», «le développement de la capacité de faire des choix pour elles» et «le développement d'un lien de solidarité entre les filles».

Outre une présentation du déroulement du projet, les auteures font l'analyse du processus et du degré d'atteinte des objectifs.

LANCUP, Solange, agente de relations humaines au Centre de services sociaux du Montréal métropolitain.

BÉLANGER, Marie, technicienne en assistance sociale au Centre de services sociaux du Montréal métropolitain.

Une intervention de groupe auprès d'adolescentes clientes d'un centre de services sociaux *

*Solange Lancup
Marie Bélanger*

Cadre théorique

La réalité adolescente

Est-il plus facile d'être adolescent(e) dans les années 1980 que dans les années où nous-mêmes vivions cette période, c'est-à-dire dans les années 1960 et 1970 ? Il n'en est rien ! On disait, à cette époque, que l'adolescence était une période de crise. Les jeunes d'aujourd'hui, tout comme nous à ce moment, réagissent à cette épithète. Leur réaction négative est cependant compréhensible lorsque l'expression « crise d'adolescence » est employée par les adultes pour disqualifier les propos parfois dérangement de l'adolescent(e). Tout un discours rationnel n'est-il pas amené pour atténuer ou masquer ce que les jeunes ont à dénoncer ?

Néanmoins, nous pouvons convenir que cette période de la vie constitue, pour la majorité des jeunes, un moment difficile, fait de remises en question, de choix à faire, de sentiments contradictoires, d'ambivalence, d'insécurité et de démesure. Une récente étude du Bureau de consultation jeunesse (B.C.J.) (Tessier, 1985), effectuée auprès de cent cinquante-deux adolescentes, le confirme à travers le discours de ces dernières.

L'adolescence se caractérise par un grand besoin d'être accepté(e) et, en même temps, de se définir soi-même comme différent(e) des autres. La recherche de réponses à ses besoins mène l'adolescent(e) à s'éloigner de sa famille. Le réseau social devient alors très important. Parallèlement à tout cela, le contexte socio-culturel influence le développement de l'adolescent(e). La société actuelle semble vivre une crise d'identité et peut difficilement fournir, au jeune en quête de réponses, des modèles stables et sécurisants. Monique Tessier écrit à ce sujet que « [...] les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas la tâche facile puisqu'ils sont assaillis de messages souvent contradictoires » (1985 : 40). L'auteure fait référence aux valeurs permissives véhiculées par les médias, en opposition aux valeurs plus traditionnelles transmises dans les familles. On se questionne abondamment sur l'avortement, le rôle de la famille, le monde du travail... sujets qui suscitent tous de vives polémiques.

Tout ceci ne facilite en rien la recherche d'identité personnelle. Pour Erikson (Cloutier, 1982 : 19), le stade de l'adolescence est une période d'exploration et de recherche à partir de laquelle l'identité surgit : « le défi d'établir une identité personnelle en évitant la diffusion des rôles ou la confusion de l'identité implique d'abord l'établissement d'un bilan personnel de la part de la jeune personne ». Cet auteur constate que la réalisation de ce bilan est rendue d'autant plus difficile si le(la) jeune, sans famille ou après avoir vécu des problèmes sociaux majeurs, n'a pas de points de repère auxquels se référer. Ces adolescent(e)s n'arrivent pas à faire le point. Ils(elles) ont souvent de la difficulté à s'intégrer à un groupe d'ami(e)s ou encore se lient à des groupes marginaux où ils(elles) reçoivent une reconnaissance et une chaleur qu'ils(elles) ne peuvent retrouver ailleurs.

Importance du groupe

On ne met plus en doute, aujourd'hui, l'importance du groupe de pairs à la période de l'adolescence. Une étude du Bureau de consultation jeunesse le prouve amplement, alors que la majorité des adolescentes qui ont fait l'objet de la recherche ont identifié, parmi une dizaine de personnes possibles, des amies du même sexe comme étant leurs confidentes privilégiées pour discuter de leur sexualité (Tessier, 1985). Cloutier explique que « [...] le groupe de pairs constitue un milieu très favorable pour expérimenter des rôles, pour présenter des visages différents et en reconnaître l'effet social dans le cadre de relations interpersonnelles réelles » (1982 : 19). Entre autres apports, le groupe d'amis procure un statut à l'adolescent(e) car il lui offre une place pour lui(elle)-même et, conséquemment, lui procure un soutien sur le plan

émotionnel. Il fournit une critique sans trop de distorsions, car les interventions se font sur une base égalitaire et lui permettent d'expérimenter de nouveaux comportements, sans cette relation d'autorité que l'on vit constamment à l'adolescence. Le groupe constitue également un lieu où l'on peut obtenir du support en toute confiance dans les moments difficiles. Monique Tessier (1985) qualifie le réseau d'amis à l'adolescence de ressource d'entraide naturelle.

Que faire des adolescentes qui n'ont pas ces occasions ? Elles sont isolées ou, si elles intègrent des groupes marginaux, elles doivent se conformer à des normes définies par les garçons, et elles ont peu de pouvoir dans ce rapport de force mâle. Elles peuvent encore se « précipiter dans une relation amoureuse à l'intérieur de laquelle [...] le prix à payer pour la présence du *chum* est de peu d'importance à côté des privilèges qu'il confère [...] » (Gagnon et Langelier-Biron, 1982 : 95). Nous pensons au peu de valorisation et à l'ennui que connaissent beaucoup d'adolescentes. Les jeunes filles qui bénéficient de nos services ont souvent connu des expériences familiales et sociales tumultueuses. Pour la grande majorité d'entre elles, les besoins fondamentaux, tels la stimulation, la valorisation, l'attention et la sécurité, n'ont pas été satisfaits ou l'ont été partiellement. Elles ont souvent vécu de l'abandon, du rejet, de la violence familiale, des abus physiques et sexuels. La très grande majorité a subi et connaît toujours une situation de placement. Elles partagent le sentiment d'avoir été trahies par les adultes. L'analyse de la recherche du B.C.J. met en relief ce problème : pour l'adolescente perturbée par son climat familial, le conflit parent-adolescent s'exprime beaucoup plus vivement et on constate chez elle une fermeture face à leurs interventions (Tessier, 1985).

Ceci démontre la nécessité d'avoir accès à un groupe de pairs à l'intérieur duquel elles pourront combler leur besoin de reconnaissance et de respect, tout en poursuivant leur quête d'identité dans un cadre intime. Ajoutons que l'intervention de groupe, articulée à partir d'une grille féministe, permet d'expérimenter de nouveaux rapports, non seulement avec l'intervenante mais entre les filles et les femmes. Ceci a pour effet de briser de vieux tabous ayant trait à la compétition. Pauline Gingras (1986) explique qu'on met ainsi en place les conditions pour reconnaître les modèles de relations qu'on a appris et, conséquemment, en apprendre de nouveaux qui sont gratifiants et transposables dans d'autres situations de vie.

Notre expérience comme praticiennes va dans le sens des conclusions de la recherche du B.C.J. déjà mentionnée, à savoir que les chercheurs en arrivent à reconnaître les limites d'une intervention exclusivement centrée sur les problèmes des adolescentes et proposent de miser sur la

compétence des jeunes et sur leurs aptitudes à aider leurs pairs, en définissant le rôle de l'intervenant comme celui de personne-ressource (Tessier, 1985).

Intervention auprès des filles

Lorsque nous avons décidé de mettre sur pied un groupe d'adolescentes, bien des questionnements nous assaillaient... Comme nous venons de le voir, l'adolescence est une période bien spécifique. Qui plus est, vivre cette étape d'adolescence et être fille...

Comme intervenantes féministes, nous pensons à l'absence fréquente d'autonomie financière et émotive des femmes, à leur absence de pouvoir en général. Ceci les amène à consulter, en grand nombre et avant tout pour les enfants, non pour elles. Nos caseloads sont remplis de dossiers décrivant des situations similaires... Plusieurs de nos adolescentes démontrent, elles aussi, une semblable dépendance, de la passivité, un désir d'être mère sans trop en évaluer les répercussions. Il n'en demeure pas moins que leur ambivalence est très compréhensible et souvent fort légitime.

Nous ressentions pourtant un certain malaise. Les filles ne sont pas qu'une copie des générations précédentes et leur vécu ne peut être que différent. La société s'est modifiée, ne serait-ce qu'en termes d'éclatement des structures familiales traditionnelles, dans le contexte de crise sociale actuelle : par exemple, au Québec, on calcule que 40% des mariages de 1981 se terminent par un divorce ; le nombre de familles monoparentales augmente d'une façon incroyable ; une femme sur deux travaille à l'extérieur, comparativement aux années 1940 où une sur quatre faisait partie de la population active. Les conditions de vie des femmes n'en sont pas facilitées pour autant : soulignons qu'elles gagnent toujours 50% du salaire des hommes, occupent en majorité des emplois à temps partiel et ce, pas toujours par choix.

Mais il importe de mentionner ici que les filles font face à une diversité plus grande de modèles, qu'elles sont partagées entre des rôles souvent fort différents, parfois très exigeants, et qu'à partir de leurs aspirations, elles cherchent à se définir par rapport à une réalité souvent mouvante et peu invitante. Ce constat social n'a pas que des mauvais côtés et il amène des transformations. Dans une étude du Conseil du statut de la femme (C.S.F.) concernant les filles et l'argent, on constate que :

« les adolescentes sont animées de modèles plutôt novateurs, basés sur l'autonomie et la préoccupation constante de s'affirmer [...] il faut dire qu'elles vivent pour la plupart avec leur mère séparée ou divorcée. [...]

Notons ici la conception de mariage qui s'avère pour la majorité non pas une image idyllique comme d'autres jeunes filles l'imaginent mais une réalité dure qui finit souvent plus précocement que l'on pense.» (Saint-Laurent, 1983 : 41-42.)

Il va sans dire que ce n'est pas le cas de toutes les filles, et que beaucoup d'adolescentes risquent d'être piégées et de reproduire les rôles limitatifs dans lesquels sont enfermées bien des femmes, et cela d'autant plus lorsqu'elles ont connu un vécu familial difficile. On estime, en effet, que pour bien des adolescentes, la désorganisation de leurs structures familiales ne constitue pas le problème majeur ; ce qu'elles vivent péniblement se situe surtout au niveau du climat familial, alors que des attentes précises au niveau émotif ne sont pas comblées (Gagnon et Langelier-Biron, 1982).

Nous ne manquons pas de données statistiques sur la situation des femmes dans la société en ce qui a trait au marché du travail, à la violence qu'elles subissent, à leurs conditions de vie en général. Mais leur enseigner la « vérité », est-ce réaliste ? D'une part, l'analyse féministe ne rend pas la réalité plus facile : les structures sociales sont encore défavorables aux femmes et il faut intervenir sur tous les fronts à la fois ; d'autre part, il est illusoire de vouloir imposer *un* modèle, aussi novateur et critique soit-il. Cela serait aussi aliénant pour les filles qui risqueraient de se sentir disqualifiées si elles n'y adhéraient pas.

Mais d'abord et avant tout, nous savons fort bien que les adolescentes refusent de se faire imposer des modèles. Comme nous l'avons vu, notre clientèle est la plupart du temps en réaction contre l'adulte et l'autorité, malgré un besoin intense d'être entendue, de partager. Nous avons donc choisi d'écouter ce que les filles avaient à dire et de tenir compte des recherches sur les adolescentes. Ainsi, à partir de ces faits et des problèmes qu'elles définissent, nous pouvons regarder, ensemble, la réalité afin d'éviter que les rêves ou les illusions (créés et entretenus par la société) ne viennent les marquer. Elles ont un vécu très riche même si elles ne font que commencer à vivre leurs propres expériences. Il est important de les écouter, de questionner leur vécu et les contradictions qu'elles expérimentent, mais surtout il importe de *valider* ce qu'elles vivent. Le contact et la discussion entre pairs, sans rapport de pouvoir, doublé d'un contact positif et non autoritaire avec des travailleurs sociaux, devaient permettre une expression plus spontanée des filles. Nous désirions qu'elles se réapproprient leur démarche. Nous voulions, par ce groupe, les aider à prendre conscience, toutes ensemble, qu'elles ont des choix à faire, qu'elles ont à se responsabiliser face à elles-mêmes (et non plus seulement face aux autres, comme c'est souvent le cas). Nous voulions aussi les aider, dans la mesure du possible, à faire des

choix (compte tenu des contraintes sociales extérieures) en fonction de ce qu'elles décident et à les respecter. Bref, il s'agissait de regarder les causes de leurs malaises et de les aider à trouver elles-mêmes leurs solutions, ensemble. Une telle démarche de groupe se résume, selon nous, en un mot : validation (c'est-à-dire compréhension et valorisation de leurs expériences et de leurs valeurs) ; elle constitue la trame de fond de notre intervention féministe.

L'approche privilégiée ici en est une de conscientisation face à leur vécu. Le but premier est de permettre aux filles de poser un regard critique sur leurs propres valeurs et sur celles véhiculées par leur entourage et par la société. Il ne s'agit donc pas de modifier à court terme des comportements provenant de ce système de valeur, mais nous croyons qu'une modification des valeurs conduit à une modification des comportements. Ce modèle, élaboré par Rokeach (Tessier, 1984 : 68) sous-tend que « [...] les valeurs sont l'expression de convictions profondes et stables mais toutefois modifiables [...]. Ainsi, si l'on parvient à modifier une valeur, il en résulte des changements systématiques dans les attitudes et les comportements, tout comme dans la perception de soi. »

Objectifs du groupe

Les objectifs généraux de notre groupe se résumaient comme suit :

- conscientisation à la socialisation spécifique des filles en amorçant une réflexion critique ;
- développement de la capacité de faire des choix pour elles, comme jeunes et comme femmes ;
- prise de conscience des avantages à se prendre en main ;
- développement d'un lien de solidarité entre les filles.

Les objectifs spécifiques étaient les suivants :

- qu'elles en viennent à accepter leurs différences, peu important leur style et leur mode de vie ;
- qu'elles voient ce qu'elles ont en commun en dénouant leurs rapports de compétition ;
- qu'elles prennent conscience de leurs besoins et de leur pouvoir actuel quant à leur choix de vie ;
- qu'elles apprennent à se valoriser en fonction de leurs aspirations propres et non plus en fonction des autres ;
- qu'elles connaissent leurs droits (juridiques, légaux, politiques, sociaux) et se responsabilisent face à ceux-ci ;

- qu'elles amorcent des démarches actives à l'intérieur du groupe qui serviraient de catalyseur à la poursuite de démarches subséquentes.

Nous avons élaboré ces objectifs en fonction de notre conception de l'intervention féministe. Nous avons dû nous rendre à l'évidence que les filles d'aujourd'hui ne vivent pas leur socialisation comme nous l'avons vécue, nous, les 30 ans et plus : leurs questionnements sont différents. Lors du congrès portant sur la situation des filles, au printemps 1985, bon nombre de conférencières s'entendaient pour dire qu'elles devront voir à l'actualisation des acquis plutôt qu'aux grandes batailles des premières féministes. En effet, bien que cela nous semble minime, bien des choses ont changé. Nous devons en tenir compte, et nous croyons que nous nous sommes piégées nous-mêmes dans l'application de notre analyse féministe : d'une part, la réalité des adolescentes est plus diversifiée et les écarts dans la socialisation sont moins criants ; d'autre part, comment les adolescentes pourraient-elles identifier chez elles des comportements qui sont en voie de définition ?

Nous avons donc décidé de ne pas retenir le premier objectif général et évaluerons le groupe en fonction des trois autres objectifs, afin d'éviter d'invalider le vécu des filles et d'imposer un modèle.

Présentation du groupe

L'intervention auprès du groupe d'adolescentes a eu lieu du 16 avril au 11 juin 1986 au Centre de services sociaux du Montréal métropolitain (C.S.S.M.M.).

Description de la clientèle

Nous acceptions des filles de 16 ans et plus, provenant de la clientèle de notre secteur. Le nombre maximum de participantes avait été fixé à 14 et la limite minimum à 5. Il est venu 11 filles à la première rencontre et, de ce nombre, 3 se sont désistées. Deux autres se sont ajoutées à la deuxième rencontre, pour former un groupe définitif de 10 filles. Il y a eu peu d'absence et quelques retards. Huit des 10 participantes vivaient une situation de placement.

Type de groupe

Il s'agissait d'un groupe fermé et volontaire, en ce sens que les filles devaient accepter d'y participer de leur plein gré. Les praticien(ne)s

devaient nous référer des jeunes qui pouvaient fonctionner minimalement avec les pairs, qui étaient capables de faire une réflexion, mais surtout qui en avaient le goût.

Nous avons fait des entrevues individuelles de sélection. C'est à ce moment qu'il y a eu élaboration d'un contrat verbal avec les adolescentes, par lequel elles s'engageaient à être présentes aux rencontres et à s'impliquer. Il n'était pas question de venir pour voir ; il fut aussi convenu que le contenu des discussions demeurerait anonyme et confidentiel. Seuls les abandons ou les absences seraient signalés aux praticien(ne)s de la prise en charge.

À notre avis, ce groupe devait permettre une conscientisation des adolescentes à partir d'une mise en commun de leurs expériences et de leurs questionnements ; en même temps, il revêtait un aspect thérapeutique par le travail fait au niveau des sentiments et du vécu émotif.

Modalités du groupe

En tout, il y a eu neuf rencontres formelles ainsi qu'un souper communautaire informel. Les rencontres avaient lieu le mercredi soir, à dix-neuf heures, et duraient deux heures.

Nous avons convenu qu'il s'agissait d'un groupe de discussions, déterminées en fonction de thèmes. Ceux-ci furent choisis d'après les besoins exprimés par les filles lors des entrevues individuelles ; dix thèmes furent retenus lors de la première rencontre de groupe, puis rediscutés lors des rencontres subséquentes. Nous fournissions des textes sur les sujets de discussion ; ils étaient remis à la fin de chaque rencontre et leur lecture n'était pas obligatoire.

Animation

Nous avons travaillé en coanimation à chacune des rencontres. Notre rôle en était un de facilitatrices, médiatrices à l'écoute des filles. Nous désirions les accompagner dans leur démarche, aussi avons-nous adopté un mode non directif dans le but de faciliter une prise de conscience de leur pouvoir et de leur autonomie. Nous voulions les aider à découvrir et à développer leurs compétences.

Déroulement des rencontres

Les discussions ont été très riches et, à l'intérieur des rencontres, les adolescentes ont pu faire différentes prises de conscience (par exemple :

de la lourdeur du rôle de mère). Le souci et le questionnement sur leur vécu familial ont été présents presque à chaque rencontre. Cependant, soulignons le fait que les participantes manifestaient des attentes plus réalistes que nous ne l'aurions cru, en ce qui a trait à leur vie amoureuse par exemple, et face à leur sexualité. Les thèmes traités ont été, dans l'ordre : l'amitié entre les filles, la maternité, les relations avec les parents, l'amour, l'affirmation de soi et la sexualité. Certains thèmes ont été discutés lors de plusieurs rencontres et d'autres se sont recoupsés.

Climat

Le climat du groupe a évolué rapidement d'une rencontre à l'autre. Le besoin de s'exprimer, mais d'être respectées, s'est manifesté très vite avec force. Les filles traduisaient leur malaise de se retrouver entre elles et n'étaient pas rassurées. Le choix du premier thème : l'amitié entre filles, reflète bien ce besoin d'évaluer ou de tester les autres. La diversité des opinions et le respect que toutes se manifestaient ont orienté le choix du thème de la troisième rencontre (préoccupation importante et qui les rejoignait intimement), soit la maternité. Cette discussion a permis d'aborder, lors de la rencontre suivante, les relations avec les parents. Au cours de ces quatre rencontres, les participantes, timides et dissipées au début, sont passées d'une certaine attitude de méfiance à un sentiment de sécurité leur permettant de s'exprimer sur des sujets difficiles et intimes. Nous sentions énormément de support entre elles (solidarité). À deux reprises, des filles sont arrivées au groupe en état de crise. Elles étaient venues mais désiraient prendre un temps d'arrêt avant d'intégrer le groupe, se tenant dans un autre lieu physique. L'une des deux animatrices leur a offert de les rencontrer, seules, et, la crise désamorcée, elles ont manifesté le besoin et le désir de revenir au groupe, qui les a accueillies avec chaleur, sans indiscrétion mais avec ouverture, en leur laissant toute la latitude de s'exprimer si elles le désiraient. Certaines adolescentes avaient par ailleurs commencé à se rencontrer à l'extérieur du groupe.

À la cinquième rencontre, un sentiment de défaitisme planait et le thème abordé, l'amour, n'était pas des plus faciles. Il régnait également une tension, parce que, malgré une entente prise la semaine précédente, l'une des filles refusait formellement l'enregistrement de la rencontre. Nous n'avons pas remis au groupe la responsabilité de la résolution de ce problème et nous nous le sommes approprié. Cette attitude (ou gaucherie) de notre part a, sans aucun doute, teinté le climat de la rencontre. Les filles semblaient tout à coup *démobilisées* et une certaine insécurité ou méfiance renaissait. À la rencontre suivante, nous avons

questionné cet état de fait et elles ont manifesté de l'ouverture et se sont exprimées avec spontanéité. Elles ont critiqué l'ordre des thèmes, le rôle que nous jouions, et il y a eu renégociation du contrat. Quelques-unes ont parlé de la dynamique qu'elles vivaient dans le groupe et ont fait une expérience très enrichissante d'affirmation de soi. Nous avons senti un renouveau d'énergie.

Les retards fréquents de deux participantes du groupe ont contribué à perturber le climat. Il semblait essentiel, pour les filles, que chacune soit à la rencontre et, lors des retards, elles s'inquiétaient. Là encore, nous avons eu tendance à prendre en charge cette situation au lieu de supporter le groupe face à cette transgression de ses normes. Les rencontres subséquentes ont été détendues, malgré la lourdeur de certains sujets traités, surtout ceux ayant trait à leur vécu sexuel.

À la rencontre bilan, la satisfaction des participantes était très élevée. Elles soulevaient le partage, la solidarité et une perception d'elles-mêmes enrichie comme étant les acquis importants. Tout en se questionnant sur le « comment elles vivraient les mercredis soirs qui suivraient », nous ne sentions pas chez elles de tristesse mais une intense présence.

Analyse

Interventions

Nous allons maintenant analyser brièvement, à partir d'une grille féministe, le rôle que nous avons joué à l'intérieur de ce groupe. Les stratégies qui découlent de ce type d'intervention amènent les intervenantes à établir une relation la plus égalitaire possible avec les clientes.

Ce rapport d'égalité se révèle utopique lorsque nous, intervenantes, nous adressons à des filles clientes. Dès la première rencontre, cependant, nous avons identifié ce rapport inégal et avons « ouvert la porte » aux adolescentes en identifiant notre vécu commun comme classe sexuelle. Nous avons présenté notre analyse de la situation des filles et des femmes dans la société et avons invité les participantes à s'exprimer là-dessus. Cependant, elles ont peu réagi à nos positions, étant plus ou moins d'accord, et n'ont pas élaboré davantage. Nous n'avons pas jugé essentiel de poursuivre la discussion lors d'une première rencontre.

Notre intervention nous a quelquefois amenées à prendre position et à vouloir, somme toute, imposer notre vision des choses aux filles en rapport avec certains thèmes, comme la maternité ou la sexualité. Lorsque nous avons tenté de faire la démonstration ou de prouver, par

exemple, que leur éducation était différente de celle de leurs frères, les filles se « fermaient ». Sensibles à ce changement chez elles, nous croyons maintenant, à plus forte raison, que l'on doit partir de ce que les participantes demandent et identifient comme problèmes. Nous n'avons pas à établir, seules, comme intervenantes, les règles du jeu. Nous avons partagé notre position avec elles et nous nous sommes réajustées en conséquence. Ne voulions-nous pas rendre les filles « expertes sur elles-mêmes » et démystifier l'image de l'experte professionnelle ?

Cette prise de position nous faisait vivre le risque d'être contestées, remises en question et nous obligeait également à nous impliquer personnellement comme femmes. Nous vivions de l'insécurité dans cette position, sachant que nos adolescentes entretenaient, la plupart du temps, des rapports conflictuels avec les adultes, et se trouvaient dans une position « subalterne », que ce soit envers leurs parents, leurs professeurs ou leurs travailleurs sociaux. Nous craignions d'être considérées comme tel et d'imposer, à nouveau, une image autoritaire face à laquelle elles réagiraient par une attitude de méfiance ou en se montrant soumises, sans faire la démarche véritable d'affirmation. Nous ne voulions pas leur enseigner ou leur vendre une façon d'être.

Bref, nous nous questionnions sur notre implication, en leur laissant le maximum de place, cherchant à nous ajuster entre le respect de leur démarche et de leur vécu et un approfondissement de leurs réflexions. Ceci fut parfois très difficile. Au cours d'une des rencontres, où le climat était lourd, les filles se sont permis de nous contester et de nous critiquer. Elles ont remis en question certaines modalités de fonctionnement. Nous avons accueilli cette démarche avec beaucoup d'ouverture et avons valorisé le groupe, à l'intérieur duquel elles prenaient ainsi du pouvoir, et décidaient de modifier des choses afin de se sentir mieux, malgré leur relation inégale avec nous. À l'instar de Pauline Gingras (1986), nous croyons qu'une telle démarche d'apprentissage est importante pour les filles comme pour les femmes, qui pourront, avec bonheur, transposer de tels comportements avec d'autres professionnels qui interviennent dans leur vie. Les participantes ont ainsi eu une emprise sur leur vécu. Ceci s'est vérifié lorsque certaines ont remis en question leurs travailleur(euse)s sociaux(ales) ou éducateur(trice)s. Elles ont dû poser des gestes pour s'affirmer ou vérifier des impressions.

En ce qui nous concerne, les filles ont manifesté le besoin de nous avoir comme modèles, points de repère, et nous ont également demandé de nous impliquer davantage, malgré le décalage au niveau de l'expérience de vie et de l'âge. Notre implication personnelle demeure un point à travailler : comment prendre notre place et leur laisser la leur comme femmes ? Toutefois, à partir de cette rencontre, nous sommes

intervenues en fonction de notre vécu de femmes. Il était clair que les adolescentes n'attendaient pas de nous des « recettes toutes faites » et ne nous considéraient pas non plus comme menaçantes, en tant qu'adultes et intervenantes, mais désiraient *partager* avec nous leurs interrogations. Le contrat a été renégocié à ce moment. Nous croyions que, dès le début, les ententes entre nous et le groupe étaient claires et qu'il existait beaucoup de place pour la spontanéité et la souplesse.

Nous sommes intervenues en co-intervention. Cette formule nous plaisait car elle nous permettait de prendre davantage de recul par rapport au groupe et de partager une complicité certaine. De même, nous avions suffisamment de points communs pour intervenir ensemble à l'intérieur d'une grille féministe. Ceci fut pourtant difficile. Nous avons dû nous ajuster et devons encore travailler à l'articulation de nos interventions, l'une par rapport à l'autre, en tenant compte de nos différences. Nous voulons en arriver à intervenir d'une façon plus sélective et stimuler plus adroitement la poursuite de la réflexion, tout en ayant encore plus de spontanéité. Nous devons également développer nos habiletés à travailler au niveau du climat du groupe. Certains conflits ou malaises auraient pu être mieux exploités à des fins d'apprentissage. Il est important, pour nous, de nous arrêter sur cet aspect et de travailler à l'atteinte de cet objectif.

Nous n'avons malheureusement pu utiliser notre grille d'analyse lors de la rencontre-bilan avec les participantes afin d'échanger sur nos valeurs et notre conception féministe. Cela est regrettable ; il importe de le faire pour qu'elles perçoivent que leur démarche n'est pas uniquement personnelle, mais collective et basée sur une condition commune.

Objectifs

Regardons maintenant de plus près les acquis des participantes en fonction des objectifs du groupe.

Concernant le *développement de la capacité de faire des choix pour elles, comme jeunes et comme femmes*, nous croyons que nous avons amorcé de nouveaux comportements : les filles sont devenues plus affirmatives, moins timides et elles ont fait des apprentissages nouveaux ; elles ont exploré ensemble des pistes différentes, ont eu des modèles différents ; elles se sont responsabilisées, en prenant du temps pour elles, afin de faire des réflexions sur divers thèmes, mais avant tout, en s'engageant volontairement dans une démarche qu'elles ont maintenue. Tout au long des rencontres, les filles ont été confrontées mais jamais

d'une façon négative et destructrice : elles se supportaient et s'échangeaient parfois des stratégies « éprouvées » (par elles), et la validation constante de ce qu'elles vivaient a contribué à rehausser leur estime de soi, donnant ainsi accès à une possibilité accrue de choisir en fonction d'elles-mêmes et de leurs besoins.

En ce qui a trait à la *prise de conscience des avantages à se prendre en main*, l'expression de leur vécu, le partage de leurs besoins et de leurs inquiétudes avec des pairs leur ont fait prendre conscience de l'avantage d'être autonome et de ne plus *subir*, que ce soit passivement ou agressivement. Compte tenu de la problématique de nos adolescentes, cette démarche de groupe peut provoquer l'ouverture à un travail individuel avec leurs intervenants de prise en charge, et donner la possibilité de dénouer un vécu difficile qui, souvent, bloque toute initiative et les maintient à long terme dans nos services. Certaines se sont effectivement ouvertes à leurs praticien(ne)s pendant le déroulement ou vers la fin des rencontres du groupe. Plusieurs ont également découvert leur capacité de fonctionner en groupe et de prendre leur place.

Le besoin de différenciation est très fort à l'adolescence, de même que celui de *développer des relations gratifiantes avec des pairs*. Plusieurs participantes n'avaient aucun réseau d'amies, pour diverses raisons, dont les plus fréquentes étaient la méfiance et la compétition. À l'intérieur du groupe, aucune des filles n'a été rejetée et toutes faisaient preuve de tolérance à l'égard de leurs dissemblances. Elles se sont rendues compte qu'elles vivaient des problèmes similaires et elles ont exprimé beaucoup de souffrance ; il y a eu collectivisation du vécu, ce qui a permis un rapprochement entre elles et une remise en question très féconde sur les relations entre les filles. Nous avons senti, et les adolescentes l'ont témoigné dans leur bilan, un réel lien de solidarité qui n'existait pas auparavant. Elles ont développé une complicité nouvelle qui changera probablement leur mode de relations ultérieures avec d'autres filles et d'autres femmes. Elles ont appris la solidarité.

Outre ces trois objectifs généraux que nous poursuivions, nous croyons que les filles ont atteint des objectifs plus spécifiques : elles en sont venues à s'accepter dans leurs différences, peu importe leur style ou leur mode de vie ; elles ont vu qu'elles vivaient des situations communes et ont entrepris de dénouer les rapports de compétition entre elles ; elles ont commencé à prendre conscience de leurs besoins et de leur pouvoir actuel face à leurs choix de vie ; elles ont aussi vu, et sans doute commencé à apprendre, combien il importe de se valoriser en fonction de ses aspirations à soi et non plus en fonction des autres ; certaines ont exprimé, plus que d'autres, le désir de connaître leurs

droits, ce qui leur permettait concurremment de se responsabiliser face à ceux-ci. Les informations apportées sur ce plan furent ponctuelles. Le dernier objectif spécifique ne fut pas atteint : il s'agissait de permettre *l'amorce de démarches actives à l'intérieur du groupe qui serviraient ensuite de catalyseur à la poursuite de démarches subséquentes*. Nous croyons maintenant que cet objectif est difficile à atteindre dans une telle démarche de groupe.

Les filles ont amorcé des changements ; il est cependant trop tôt pour en évaluer l'ampleur. Nous avons certainement facilité une démarche importante chez les participantes de ce groupe.

Modalités

Nous pensons que le fonctionnement à partir de thèmes a permis aux adolescentes d'exprimer leurs besoins sur des sujets qui les rejoignaient toutes. « Comment être bien et se sentir bien avec les autres », voilà un besoin constamment exprimé, dans tous les thèmes. Il y a eu plusieurs glissements vers l'ici et maintenant, les filles manifestant le désir que tout soit plus spontané. Pour cela, la souplesse est nécessaire et c'est ce que permet le travail de groupe. Nos catégorisations par thèmes ont parfois été abstraites ; celui de l'affirmation de soi, entre autres, a dû être travaillé d'une autre façon que celle prévue initialement au début de la rencontre.

Au plan des lectures, nous savons que les adolescentes n'en aiment pas l'aspect « scolaire ». Somme toute, peu d'entre elles en ont faites. Elles arrivent avec ce qu'elles sont, pour poursuivre leurs réflexions à partir d'échanges. D'autres recherches arrivent à cette conclusion, à savoir que le matériel didactique atteint peu les adolescentes et que ce sont les filles et les femmes de leur entourage qui influencent le plus leurs attitudes et leurs valeurs, comparativement à ce qu'elles peuvent lire ou voir dans les médias (Saint-Laurent, 1983).

En ce qui a trait aux exercices, les participantes manifestaient de la réticence. Elles les trouvent infantilisans, « quêtaines » ou menaçants. Elles ont peur du ridicule et certaines suggestions d'exercices les ramènent peut-être trop à ce qu'elles ont connu à l'école. Néanmoins, nous devons repenser à différentes façons de changer le rythme du groupe au besoin, qu'il s'agisse d'exercices ou d'activités. Par rapport à ces dernières, Pauline Gingras (1986) considère que :

« Les activités peuvent être choisies en fonction de la mise en évidence de certaines forces dans le groupe ou pour briser certains modèles de relations qui s'installent et qui peuvent nuire au groupe ou encore pour faciliter l'intégration de chacune lorsque celle-ci s'avère difficile.

L'intervenante doit se donner la liberté de jouer avec la réalité particulière de chaque groupe ».

Conclusion

Nous désirons poursuivre cette expérience de groupe car nos adolescentes refusent souvent l'aide individuelle. Elles vivent beaucoup de situations où elles se sentent contrôlées et impuissantes, et leur révolte se retourne souvent contre elles-mêmes. Notre groupe a permis à des filles de reprendre confiance ; le faible taux de désengagement témoigne de l'avantage d'une participation volontaire qui commande un engagement personnel.

Il nous faut cependant améliorer les grilles d'évaluation que nous avons utilisées, prolonger le nombre de rencontres, raffiner notre façon de choisir les thèmes avec les filles et penser à des déclencheurs qui pourraient nous servir, ponctuellement, dans le déroulement des rencontres, pour favoriser l'expression de toutes les participantes.

Note

* Cette réflexion féministe s'est faite dans le cadre d'une formation donnée par Louise Rondeau, qui nous a apporté une supervision ponctuelle lors du déroulement du groupe en nous accordant solidairement de son temps.

Références bibliographiques

- CLOUTIER, Richard, *Psychologie de l'adolescence*, Chicoutimi, Gaëtan Morin, 1982, 321p.
- CORBEIL, Christine et al., *L'intervention féministe : l'alternative des femmes au sexisme en thérapie*, Montréal, Albert Saint-Martin, 1983, 188p.
- Conférence internationale sur la situation des filles, *Le temps d'y voir*, Montréal, Guérin, 1986, 351p.
- Centre de services sociaux du Montréal métropolitain (C.S.S.M.M.), *État de question, enfance et adolescence (0-18 ans)*, Montréal, C.S.S.M.M., Direction des services professionnels, avril 1983, 50p.
- GAGNON, Rosette et L. LANGELIER-BIRON, *Les filles en marge : paroles et réflexions*, Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile, Université de Montréal, 1982, 143p.

- GINGRAS, Pauline, « La prise en charge des femmes par les femmes : le travail de groupe, un moyen », colloque québécois sur l'intervention féministe, *Changer les règles du jeu*, Rapport final, Rouyn-Noranda, 1986.
- SAINT-LAURENT, Danièle, *Projet adolescentes : rapport d'animation : les adolescentes et l'argent*, Québec, Conseil du statut de la femme, 1983, 46p.
- TESSIER, Monique, *Sexualité et prévention : d'abord l'affaire des jeunes*, Montréal, Bureau de consultation jeunesse, 1985, 69p.
- TESSIER, Monique, « Adolescence et sexualité : les enjeux de la prévention », *Santé mentale au Québec*, vol. IX, n° 2, 1984 : 64-73.